

Alma Brami

C'est pour ton bien

roman



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

SANS ELLE, *roman*, Mercure de France, 2008 (Folio n° 5022). Prix Bernard Palissy; Fondation Prince Pierre de Monaco : coup de cœur des lycéens; sélectionné pour le Festival du Premier Roman de Chambéry.

ILS L'ONT LAISSÉE LÀ, *roman*, Mercure de France, 2009. Prix Van Dongen 2010 (prix spécial du jury), Prix Lucioles des lycéens 2010.

TANT QUE TU ES HEUREUSE, *roman*, Mercure de France, 2010.

C'EST POUR TON BIEN

Alma Brami

C'EST POUR
TON BIEN

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2012.

Extrait de la publication

Pour Dvorah, mon trésor.

Charlotte était un accident.

Ni layette rose, ni bleue, rien n'avait été prévu pour elle.

On ne fait pas de place dans une maison pour accueillir une mauvaise nouvelle.

Le ventre encore adolescent de la mère pousserait donc dans la chambre du haut. À l'abri des regards et surtout loin de sa petite sœur afin qu'elle ne s'inspire pas de ce terrible exemple.

Une de perdue... une de perdue. Pas question qu'elle contamine toute la famille en plus.

« Tu ne pervertiras pas ta sœur. » Sans doute un des premiers commandements.

On ne lui demanderait évidemment pas son avis. Elle n'en avait fait qu'à sa tête jusque-là, on voyait le résultat... Et depuis quand une jeune

écervelée avait un avis, engrossée de la sorte, ce serait bien le comble!

Ils répareraient donc ça, à leur manière, pour son bien. Elle comprendrait plus tard et leur en serait reconnaissante. C'était leur travail de parents de la préserver des jugements nauséabonds des voisins, de leur rue et du reste de la planète. À eux de lui redonner son âge, ses préoccupations normales de jeune fille probe, à eux de rattraper son erreur.

Une catastrophe pour certains est toujours un grand bonheur pour d'autres. On trouverait bien un couple qui n'attendait que ce miracle. La vie est bien faite, que la vie est bien faite!

Tout le monde serait content, on passerait vite à autre chose, assez perdu de temps comme ça, fallait pas trop exagérer quand même.

Elle allait donc rester là, en quarantaine, allongée comme une malade, sans trop savoir ce qu'il se passait en elle et autour. Ils avaient trop pris les choses en main pour qu'il puisse lui en rester encore un peu dans les siennes.

On n'avait pas cru bon de lui enseigner le mystère de la naissance. Et au grand dam de tous, elle avait été plus curieuse que prévu. Elle

s'était donc aventurée à comprendre ce qu'on avait pu lui taire dans son école en uniforme et à ses cours de religion.

Dans son histoire à elle, il n'y avait eu ni feuille de vigne, ni serpent machiavélique, personne n'avait eu envie de manger des pommes, il y avait eu simplement un Adam qui avait croisé son chemin, elle avait fait confiance à sa voix, à son odeur et à ses mains.

Un Adam qui l'avait sauvée de son ennui, qui lui avait révélé que la vie n'était pas aussi fade que l'on avait essayé de le lui inculquer depuis toujours, à coup de lois, de principes rigides, de règles et de silence.

Il avait répondu à ses questions sans qu'elle ait même dû les formuler. Elle n'avait eu ni à rougir, ni à se tordre les doigts dans tous les sens, ni à se laver la bouche avec du savon après avoir reçu une baffe de la main de sa mère.

Avoir le droit de penser et de ressentir, sans honte.

On ne lui avait pas demandé avec qui, comment. Rester dans l'ignorance pour mieux éradiquer ce qui les décoit. Et puis quand on ne sait pas, on oublie mieux. On ne lui donnait

pas la parole avant, ce n'était pas maintenant qu'elle allait la réclamer.

C'était si bon d'avoir un secret, ça ne regardait personne. Son Adam n'en savait pas beaucoup plus qu'eux et ça n'avait aucune importance. Un jour, elle le recroiserait peut-être, près d'un chapiteau rouge garance.

Charlotte avait grandi dans un joli appartement au deuxième étage sans ascenseur. Sa jeune mère était venue s'y installer quelques semaines après l'accouchement, elle avait tout juste dix-huit ans, un bébé sous le bras et une pension bien grasse, qui tombait chaque premier mardi du mois, versée directement du compte bancaire de ses parents.

Après être passés, sans trop oser se l'avouer, par des hypothèses macabres : oreiller négligemment appliqué sur la figure du non voulu, perte regrettable du couffin au bord de l'autoroute, mort subite du nourrisson, pas si subite que ça et un peu provoquée tout de même.

Après s'être longuement inquiétés pour l'avenir de leur fille, avoir tenté de la raisonner, usé d'un peu de force, de chantage, de quelques

larmes, ils s'étaient rendus à l'évidence qu'ils n'auraient pas le dernier mot face à son obstination.

Ils avaient donc opté pour l'extraction du fruit malade qui pourrissait leurs idéaux afin de le déposer ailleurs, dans un petit endroit charmant et moelleux à quelques dizaines de kilomètres, que leur fille-mère cesse enfin de les désespérer.

Bien sûr, ils ne la laisseraient pas tomber, mais il fallait que le temps s'écoule, que la petite sœur ait bien grandi et que le chagrin se soit bien estompé.

Bien sûr, ils feraient attention qu'il ne lui manque rien matériellement, mais il ne fallait pas compter sur eux pour le reste.

Ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour rester courtois, mais face à celle qui n'était plus leur fille rêvée, qui humiliait leurs croyances profondes et qui prenait sa décision à leur encontre, ils n'allaient pas en plus la plaindre.

Charlotte aurait donc une enfance choyée, luxueuse, avec une mère gamine mais pleine d'amour, qui n'aurait plus qu'elle à aimer.

Elle se devrait de remplacer le père, la mère, la

petite sœur, être assez drôle pour empêcher les regrets, assez tendre pour apaiser les manques. Modèle et exemplaire, à la hauteur du choix de sa jeune maman, qu'elle ne puisse jamais pleurer sur ses études inachevées, ni souffrir de son exil. Petite Charlotte, fille-refuge, fille-destin.

Les parents n'avaient pas réagi à l'annonce du prénom. C'était déjà le drame que Lili veuille le garder, mais en plus qu'elle le nomme.

S'ils avaient pu éviter de connaître le sexe, ils auraient préféré. Peur de s'attacher peut-être, peur de se laisser convaincre.

Ils avaient été soulagés d'apprendre qu'il s'agissait d'une petite fille, elle ne prendrait donc pas la place du garçon qu'ils souhaitaient encore avoir. Déjà deux filles, un petit morceau d'une troisième plus là ne leur ferait pas défaut.

Elle l'avait appelée Charlotte, loin des prénoms obscurs dont était affublé le reste de la famille. Charlotte vrai prénom de fille, joyeux et sucré. Ce serait un bon départ dans la vie, contrairement à sa naissance. Et puis on est toujours ami ou amoureux de la jolie Charlotte de sa classe, dans les écoles normales. Dans les écoles normales, où l'on s'habille comme on veut, où il y a des garçons, avec lesquels on a le droit de jouer dans la cour. Une école normale qui enseigne les maths, l'histoire, le français, sans morale religieuse à tout bout de champ.

Sa Charlotte ne serait pas une ombre parmi les ombres, un être humain rangé qui craint Dieu et les Hommes, une brebis qui s'en remet aux textes pour faire un pas devant l'autre.

Elle lui apprendrait à essayer, à inventer, à se

tromper. La vie, qui s'ouvrait à elle, serait un nouveau pays qu'on explore.

Lili ignorait presque tout, mais était sûre d'une chose, elle n'offrirait pas à sa fille l'enfance qu'on lui avait infligée.

Si elle suivait la banalité ambiante, Charlotte se résumerait très vite à « Chacha ». Répéter mollement une syllabe, langage bègue, langage bébé, pour créer une connivence, de la tendresse. Lili veillerait à ce qu'on ne lui écorche jamais son prénom. Tout gâcher avec un diminutif déplorable.

Elle avait pu goûter à cette tendre connivence tant de fois que personne ne se souvenait plus de son prénom en entier. Connivence et tendresse, aussi bien dans les listes d'appel qu'entre les lèvres de gens qu'on ne connaît pas. Prénom estropié, sans états d'âme. Peu importe à présent, puisqu'elle s'appellerait Maman.

Lili n'avait pas pris le temps de s'inquiéter sur ses capacités à s'occuper des couches, du lait, des pleurs. Il faudrait de toute façon qu'elle y parvienne, comme toutes les femmes depuis toujours.

Ce ne serait certainement pas plus difficile

que ces longs mois passés dans la pénombre, à entendre les lourds soupirs de ses parents, avant qu'ils ne franchissent la porte de sa chambre. Arrêt. Ne plus bouger pendant quelques minutes. Concentration. Grande inspiration pour ne plus respirer par la suite. En apnée près d'elle. Quelques mots en filet de voix. Sans trop articuler. Plateau sur le bord du lit. Sortir vite. Plus d'air. On respire. Un... deux... roulements de tambour.

Elle devait être une maladie qui gangrène, un truc qu'il ne vaut mieux pas attraper.

Leur décence leur interdisait de jeter des petits morceaux de viande de loin pour nourrir la bête, alors ils s'approchaient, retenant leurs jambes, plus aucun de leurs gestes ne semblait naturel. Ils avaient honte d'elle, mais elle, encore plus d'eux. Elle posait la main sur son ventre, à l'endroit du nombril, comme on bouche les oreilles d'un enfant, pour que son bébé ne s'imprègne pas de leur dégoût.

Lili avait souvent espéré entendre le parquet de l'escalier craquer sous les pieds plumes de sa petite sœur, la voir se faufiler un instant, pour un « bonne nuit », pour un « je t'aime ».

Elle aurait voulu pouvoir lui expliquer, elle, la vraie situation, ne pas leur laisser la place de raconter tout et n'importe quoi, d'inventer une version qui leur conviendrait mieux.

Peut-être avaient-ils omis de préciser qu'ils l'avaient installée dans une autre chambre, à un autre étage. Peut-être avaient-ils fait semblant de rien et n'avaient pas répondu quand la petite sœur s'était interrogée sur son absence, le lit qui ne se défait plus, les habits dans l'armoire trop bien pliés, la chaise désormais vide à côté d'elle, au petit déjeuner.

Et la petite sœur, avec ses dix ans de différence, n'avait certainement pas eu la capacité de

regarder plus loin que le bout de son adorable petit nez retroussé. Dix ans de différence, dix ans de trop pour partager un combat.

Ils avaient eu beaucoup de mal à l'avoir. Zaza s'était drôlement fait désirer. Elle avait presque huit ans à présent, se comportait comme une enfant de cinq. Qu'elle ne grandisse pas trop vite, surtout qu'elle ne grandisse pas trop vite, au cas où ils n'arriveraient pas à être parents une troisième fois.

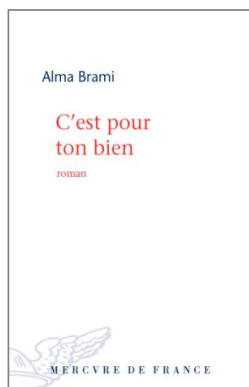
Ils la tenaient fermement figée dans sa candeur, ne la reprenaient pas quand elle balbutiait. On ne la laissait rien faire toute seule, ni les lacets, ni le brossage de dents. Ils l'avaient attendue pendant dix ans, ce n'était pas pour qu'elle prenne le large tout de suite. Zaza jouerait à la poupée très longtemps, aurait un doudou-loque jusqu'à sa majorité, on lui ferait des palmiers et des couettes jusqu'à son mariage et on bêtifierait devant elle, jusqu'à en être rassasié.

Cela avait été un merveilleux jour quand la petite avait éclos, le temps avait même su amortir leur désarroi face à cette deuxième fille quand on ne rêvait que d'un garçon.

*Composition CMB Graphic
Achévé d'imprimer sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 17 janvier 2012
Dépôt légal : janvier 2012
Numéro d'imprimeur :*

ISBN : 978-2-7152-3245-7/Imprimé en France.

237610



C'est pour ton bien Alma Brami

Cette édition électronique du livre

C'est pour ton bien d'Alma Brami

a été réalisée le 05 mars 2012

par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715232457 - Numéro d'édition : 237610).

Code Sodis : N51406 - ISBN : 9782715232471

Numéro d'édition : 237973.